

**Pierre Descaves, André Malraux : Témoin capital», *La Guilde du Livre*, février 1947, p. 63-64.**

C'est avec un recueil intitulé *Scènes choisies* que M. André Malraux effectue une rentrée littéraire à la fois discrète et utile. L'écrivain a certes de grands et vastes projets puisqu'il annonce à la fois la prochaine publication d'un roman *La Lutte avec l'Ange*<sup>1</sup>, une esquisse sur l'histoire du cinéma, et un essai sur le colonel Lawrence, *Le Démon de l'Absolu*.

La reprise de contact de M. André Malraux avec le public ne pouvait mieux se faire qu'avec ses *Scènes choisies*. Un recueil des meilleures pages du romancier de *La Condition humaine*, du *Temps du Mépris* et d'*Espoir* familiarisera de nombreux lecteurs avec une pensée vibrante, originale et dont certaines «prophéties» prennent avec le recul un relief saisissant. A ce propos, l'éditeur a rappelé l'opinion d'un critique qui a écrit : «Le monde s'est mis à ressembler aux romans d'André Malraux.»

C'est lui-même qui a opéré le choix des textes et le lecteur sera ainsi assuré d'avoir l'essentiel de son message.

A quarante-cinq ans (il les aura en novembre prochain), M. André Malraux se situe sur de solides positions et sans avoir jamais offert de prise à l'imitation. C'est un isolé. Il n'y a pas en lui de tics, d'habitudes, de procédés; rien de tout ce clinquant racoleur qui suscite les disciples et forme les petites chapelles. Solitaire, sa solitude l'a élevé. Il a su puiser en lui, inlassablement, d'étonnantes ressources. Sa *race* éclate dans ses livres, dans ses essais, dans ses propos, dans sa démarche rapide et dans l'éclat de ses yeux, fortement enfoncés sous un vaste front que balaient de grandes mèches rebelles. Une cigarette creuse éternellement aux coins de la bouche, ce pincement impressionnant des lèvres, tandis que se durcissent, sur un visage osseux, des méplats saillants. Figure de proue où se lit, comme à livre ouvert, ce lyrisme de la volonté, qu'il a abondamment répandu dans son œuvre.

---

<sup>1</sup> Paru aux Editions Skira à Genève.

A cette nature exceptionnelle, les limites étroites étaient impossibles. Après une studieuse jeunesse, passée à Paris, il fit de longues études d'archéologie et dirigea une mission archéologique au Cambodge. C'est loin de la France qu'il rêva, pensa, écrivit ses premières œuvres. En 1933, sa jeune renommée se trouvait d'emblée consacrée par le Prix Goncourt. Dès lors, le romancier «s'engagea», au sens politique et littéraire du mot, dans cette *Condition humaine* qu'il avait besoin d'éprouver pour la mieux dépeindre...

Mobilisé en 1939 dans un régiment de chars, il fut fait prisonnier en juin 1940; il s'évada et pratiqua dès lors, avec courage, le «refus»; il fut un authentique résistant, en Corrèze, en Dordogne. Traqué et finalement arrêté par les Allemands en 1944, il fut délivré par les forces du maquis et prit le commandement de la brigade Alsace-Lorraine sous le nom de colonel Berger. Sa brigade, il la mena depuis le centre de la France jusqu'en Alsace. Démobilisé, il fut attaché culturel au cabinet du général de Gaulle. Il devint par la suite ministre de l'Information... Ainsi, peut-on dire que l'expérience de M. André Malraux a été humainement complète; et qu'il a traversé pour l'enrichissement de sa vie intérieure, toutes les classes de la société. Avec une égale aisance, «le rebelle» a pu éprouver les combats les plus durs et l'homme politique étudier de près le mécanisme, la technique du pouvoir.

Ceux qui ont approché M. André Malraux, au cours de cette vie où rien n'est jamais achevé et où toujours tout recommence, ont pu apprécier une lucidité sans défaillance et cette volonté impavide qui, de l'homme, retentit sur l'artiste. Il faut également indiquer que son goût de la solitude s'est sans cesse accompagné d'un sentiment très vif de virile fraternité. Un de ses biographes a pu justement écrire que sa conscience sans cesse en éveil l'excitait à déposer une part de lui-même dans l'action. Et la remarque est d'autant plus juste qu'elle analyse et justifie la double démarche d'un écrivain qui a su conserver «l'espoir» au sein du «temps du mépris».

Si, quand on pénètre l'œuvre de M. André Malraux, on demeure parfois un peu dérouté, c'est que précisément il est le contraire d'un homme qui s'explique d'un seul coup et que ses personnages, à son image, sont des hommes du «présent». A ces hommes «engagés», il donne un destin qui ne connaît ni le repos ni l'oubli; et peu

importe que la mort soit cachée derrière chaque geste, derrière chaque mot. De cette fatalité librement acceptée, ses personnages tirent un poids, une densité inoubliables, d'autant plus que l'angoisse de mourir demeure, à la cantonade, la lourde menace de cet univers, dont l'horizon ne saurait être fermé par l'inéluctable perspective. Aucun désespoir chez ces personnages, qui tous portent une parcelle de Malraux; mais au contraire une volonté d'affirmation et une recherche de vérité totales. Souvent, l'écrivain a cité pour s'en éclairer le mot de Napoléon : «La tragédie de notre temps, c'est la politique». Le sens qu'il lui a donné, en payant de sa personne, lui assure bien ce nom de «témoin capital» que ses admirateurs lui ont décerné.

Dans un livre récent, une jeune essayiste, M. Gaeta Picon, a fort bien montré ce que la nouvelle génération française doit à M. André Malraux. «Je ne vois pas en lui notre directeur de conscience; je dis seulement que ceux qui, comme moi, ont reçu son œuvre en plein visage devront toujours mesurer à son exemple les expériences de leur vie et les rencontres de leur pensée. S'il n'est pas notre modèle, il est notre possibilité, notre tentation – l'une des plus brûlantes empreintes qui ne s'endormiront jamais en nous. Ce qui fut vrai hier pour Barrès et pour Gide est aujourd'hui vrai pour Malraux : nous ne pouvons plus choisir notre voie sans tenir compte de la sienne...»

Adhésion importante et en général partagée; car il est indéniable que l'œuvre de M. André Malraux recèle une manière de vertu d'exemple.

A la fin de son roman *L'Espoir*, un de ses personnages, Garcia, interrogé sur le plus grave devoir qui incombe à chacun de nous, répond : «Transformer en conscience une expérience aussi large que possible». En composant ses romans, c'est ce que M. André Malraux n'a cessé de réaliser. Dans son art comme dans sa vie, il y a le progrès d'une pensée qui, sans rien perdre de sa virilité, a voulu transformer en conscience l'expérience d'une communion virile.